

# TCHIKAN



© 2017 Éditions Thierry Marchaisse

Dessins : Kumi Sasaki

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

Diffusion : Harmonia Mundi

EMMANUEL ARNAUD

KUMI SASAKI

# TCHIKAN

PRÉFACE DE GHADA HATEM



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



## PRÉFACE

Comment s'accommoder de la violence faite aux enfants ?  
Comment tolérer, banaliser, s'aveugler face aux agressions sexuelles dont ils sont régulièrement victimes ?

Comment imaginer qu'un parent ne voie pas, n'entende pas, ne comprenne pas la détresse de son enfant ?

Et pourtant, dans ce « pays le plus sûr au monde », une enfant passe de l'incrédulité à la peur panique. Incrédulité face à ce qu'elle n'ose comprendre tant sa méconnaissance de son corps, de celui de l'autre, de la sexualité, est profonde. Incrédulité face aux réactions de sa mère qui, à l'instar de ces bons policiers confrontés à un viol, s'empresse d'accuser la victime, de la culpabiliser pour sa tenue légère, son imprudence, voire son attitude délibérément provocante. Peur panique d'une agression qui se répète, dans l'indifférence générale.

« C'est comme une tache, nous dit Kumi, quelque chose de terrifiant est en train de se répandre dans mon corps ». Ce quelque chose, c'est la honte, c'est l'effroi, c'est l'impuissance. C'est l'envie de disparaître, de se supprimer pour s'y soustraire.

La trame de ces histoires est uniforme. Honte, culpabilité, solitude, désespoir. Familles sourdes, mères empêchées, plus

encore quand l'agresseur est connu de la famille. Alors que les amateurs de chair fraîche, pauvres victimes impuissantes de leurs pulsions et frustrations, imposent la loi du silence et restent impunis.

Dans ce récit sobre, Kumi lève le voile. Sur ce qui se passe quand on ne peut en parler à personne. Sur l'emprise qui peut conduire à accepter l'impensable, voire à le souhaiter afin que tout soit consommé.

Ce que les spécialistes du psycho-trauma nous expliquent par des concepts savants, elle nous le livre tantôt crûment disséqué, tantôt délicatement esquissé.

De ses blessures, de son anéantissement, elle ne cache rien jusqu'au sursaut salvateur. Fuir, certes, se reconstruire. Mais savoir qu'à tout moment, une image, un son, une odeur, raviveront l'odieux souvenir.

Dr Ghada Hatem  
Fondatrice de La Maison des femmes

## PROLOGUE

*Je m'appelle Kumi, j'ai trente-trois ans et j'habite à Paris, pas très loin de la rue Sainte-Anne.*

*Je suis japonaise, mais je ne suis pas venue en France pour apprendre la pâtisserie ou la mode. J'avais une raison particulière de quitter mon pays.*

*C'est de cela que je voudrais vous parler, dans le petit livre que vous tenez entre les mains. Pour commencer, nous devons revenir loin, très loin en arrière dans l'histoire de ma vie. Très précisément, nous devons revenir au jour où j'ai eu douze ans, deux mois et vingt-quatre jours...*

*Ah! une dernière chose. D'ordinaire, lorsque la langue japonaise est transposée en orthographe française, le mot « tchikan » s'écrit « chikan ». Mais de mon côté, je l'écris partout « tchikan », parce que cette prononciation du mot fait partie de mon histoire : vous voyez, pour moi, le « tch » de tchikan, c'est un peu comme pour vous le « ss » de « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ». L'effleurement rapide de quelque chose de très désagréable. Donc si vous en connaissiez déjà, il s'agit bien du même chikan!*



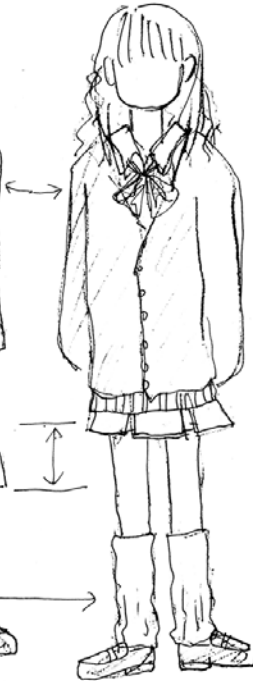
mes cheveux  
toujours bouclés



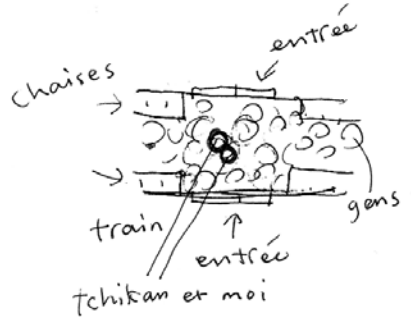
image de  
poupée  
française



lycée  
- sérieuse



- à la mode !



serrer  
main  
au dos



## 1.

À douze ans, me voilà de retour au Japon après quatre années passées à Hong Kong avec mes parents et mon frère cadet. Nous y étions expatriés à cause du travail de mon père, qui était cadre dans un grand groupe japonais dont on trouvait alors des succursales partout dans le monde.

C'était bien, Hong Kong.

La vie y était paisible et sécurisée, et pourtant tout ce que je voyais autour de moi me paraissait exotique et singulier. C'était un peu chaotique bien sûr par rapport au Japon, mais j'aimais bien ce contraste entre l'ordre et la jungle. Je n'en garde que de bons souvenirs. Au départ, je ne voulais pourtant pas vraiment y habiter parce que mes parents m'avaient dit que non seulement personne ne parle japonais à Hong Kong, mais en plus, il y a là-bas beaucoup de kidnappeurs et de malfaiteurs. Mon frère et moi devrions bien faire attention dans les rues, nous disaient-ils, beaucoup plus qu'au Japon, il nous faudrait en particulier toujours bien serrer la main de maman dès que nous sortirions de la maison. À cette époque,

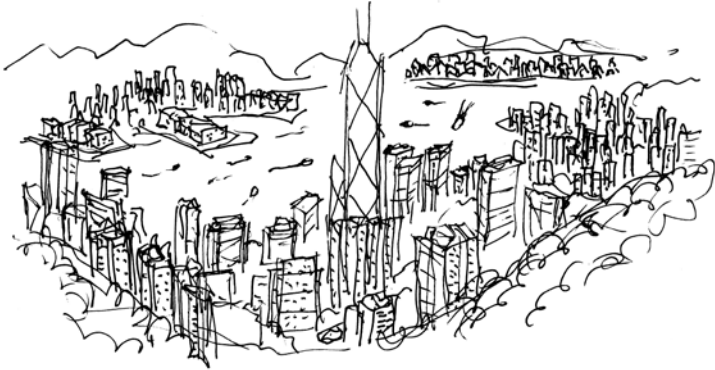
j'avais sept ans et mon frère cinq, cette mise en garde nous avait fortement impressionnés.

Mais dès que je suis entrée à l'école primaire, l'école primaire japonaise de Hong Kong, j'ai changé d'avis. C'était une école assez grande, qui accueillait plus de mille élèves. Les écoliers venaient d'un peu partout au Japon, voire de l'étranger, ils étaient très différents les uns des autres, et ils étaient naturellement très ouverts d'esprit, beaucoup plus que les petits Japonais de mon quartier de Tokyo. Il y avait des dizaines d'enfants qui partaient à la fin de chaque semestre, et autant qui les remplaçaient. On s'habituaient à ce va-et-vient, et les enfants étaient toujours chaleureux avec les nouveaux.

Notre appartement était situé dans la partie un peu montagneuse de Hong Kong, à quinze minutes en voiture du centre de la ville, pas très loin des sites touristiques à partir desquels on peut admirer les paysages nocturnes et scintillants des gratte-ciel de l'île. De notre appartement, je voyais un ancien bâtiment de l'université de Hong Kong dans le style Art Déco, entouré d'une vaste pelouse, et je trouvais que c'était très joli. J'aimais regarder ce paysage urbain colonial implanté à l'intérieur de cette nature tropicale, et en particulier les hôtels de luxe. J'aimais aussi la gastronomie de l'île – il faut dire que mes parents étaient de fins gourmets et que nous dînions souvent dans de très bons restaurants.

À Hong Kong, ma journée commençait à sept heures tapantes. Vingt minutes plus tard, je marchais pendant cinq minutes avec ma mère jusqu'à l'arrêt de bus. Le bus de l'école arrivait vers sept heures trente et me déposait à l'école vers

huit heures. Je commençais alors ma journée de cours, jusqu'à ce que l'école se termine, vers quinze heures, horaire auquel je rentrais, par bus dédié à nouveau, jusqu'au même arrêt de bus à partir duquel ma mère, ou l'une des mères de notre résidence, me ramenait à la maison.



“J’aimais bien la vie à Hong Kong.  
C’était très animé et très exotique.  
Il y avait d’innombrables gratte-ciel  
au milieu d’une nature incroyable...”

Je vous raconte tout cela pour bien vous faire voir qu'en somme, ma vie quotidienne à Hong Kong a été de bout en bout très surveillée par mes parents. Vous verrez pourquoi j'insiste sur ce point : à Tokyo, lorsque je serai de retour de Hong Kong, je m'apercevrai immédiatement que la vie sera très différente. Au Japon, tous les matins, les petits enfants de six ou sept ans marchent seuls dans la rue jusqu'à l'école, ils sont seulement accompagnés des plus grands enfants de leur

quartier. Et en début d'après-midi, ils rentrent chez eux de la même manière – s'ils préfèrent, ils peuvent même rentrer tout seuls sans aucun grand pour les accompagner !

Pourquoi cette différence ? – Parce que le Japon est un pays sûr, voyons ! J'espère que vous savez en effet que le Japon est l'un des pays où le taux de criminalité est le plus bas au monde.

Me voilà donc de retour dans le pays le plus sûr au monde, et c'est le moment pour moi d'entrer au collège. J'ai préparé très sérieusement les concours d'admission, parce qu'au Japon, il est vital d'être admis dans un bon collège, cela conditionne toute la suite de votre scolarité, voire toute votre vie. Eh bien, je n'ai pas raté cette étape : j'ai été admise dans un bon établissement privé du centre de Tokyo. Un collège de filles, un collège catholique. Mes parents étaient très heureux quand ils ont appris la nouvelle, parce que le collège public avait à ce moment-là une réputation exécrationnelle et qu'ils n'avaient pas d'autre choix.

Je suis née en mars, et au Japon l'année scolaire commence en avril (vous saviez cela ?). Au collège, comme chaque année depuis l'école maternelle, je suis donc l'une des plus petites de ma classe, c'est l'une des premières choses que je remarque lorsque j'entre en classe le premier jour.

Au Japon, à partir du collège, ça, vous ne le savez peut-être pas, il n'y a qu'un seul véritable examen par trimestre, voire par semestre. Le premier examen, qui se déroule en juin, est donc tout particulièrement important pour les nouveaux élèves. Il donne un peu le ton pour la suite de l'année. Il est

aussi tout particulièrement stressant. Or maintenant, nous y sommes, à cet examen, le jour où j'ai douze ans, deux mois et vingt-quatre jours.

Je suis nerveuse, non seulement parce que c'est mon tout premier examen au collège, mais aussi parce que depuis début mars, à vrai dire, je ne suis quasiment jamais allée en classe. Quelques jours seulement après la rentrée, j'ai attrapé la varicelle. Et comme j'avais honte de tous ces boutons, j'ai été absente pendant un mois. Résultat, j'ai pris du retard dans les cours, et je me suis trouvée isolée des autres élèves – parce qu'outre le fait que je sois la plus petite de la classe et que cela n'aide pas à se faire des amis, ils avaient déjà tous eu le temps de faire connaissance quand je suis revenue au collège au début du mois de mai.

Le jour de l'examen, je me réveille et je vois que la chambre est baignée de lumière. Il fait très beau dehors ! Je trouve que c'est bon signe, j'ai remarqué que je suis toujours de meilleure humeur par ce temps-là, je me sens relax, et ça, par expérience, je sais que c'est idéal pour réussir un examen. Je m'habille rapidement dans ma petite chambre, et je suis toujours aussi gaie quand j'enfile ma chemise blanche à manches longues. Au Japon, nous avons toutes un uniforme pour aller au collège, surtout dans un collège privé comme le mien. En plus de la chemise blanche, ornée d'un petit ruban à volants rouge cramoisi qui ressemble à un nœud papillon, je porte une longue robe bleu marine, qui me va jusqu'aux mollets et qui se termine à l'autre extrémité par un col rond. Je porte aussi une ceinture, bleu marine elle aussi, du même tissu que la robe, des chaussettes, blanches, qu'on appelle socquettes

à volants et que vous connaissez peut-être, parce que j'ai vu que c'est un peu à la mode maintenant en France, et des mocassins noirs. Enfin, je me noue les cheveux, cela m'aide à mieux me concentrer pendant les examens. Je fais un nœud dans mes cheveux avec un ruban blanc à volants qui orne ma queue-de-cheval. Ce ruban, c'est un cadeau de ma mère, c'est mon préféré. Puis je range mes affaires dans mon cartable, un cartable marron à l'ancienne que je porte à la main, et non sur le dos – vous verrez que ce détail n'est pas sans importance pour la suite. Enfin, notez également pour la suite que je ne porte ni gilet ni veste, parce qu'il fait très chaud en ce début de mois de juin.

Voilà donc à quoi je ressemble en cette matinée de juin !



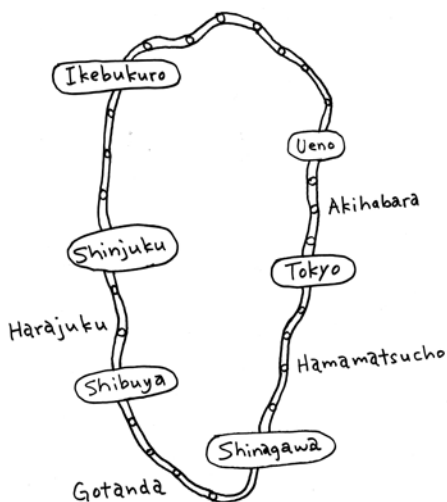
“Comme je fais moins de 1m50,  
le sac que je porte pour aller au collège  
me paraît toujours assez lourd. J'ai mis dedans  
4 à 6 manuels scolaires des cahiers, mon bento,  
et en plus ma tenue de sport pour le cours de gym.”

Pourquoi vous avoir décrit mon apparence aussi minutieusement ? Parce que le résultat, même si naturellement à cet instant je ne le sais pas encore, c'est que je correspond point par point au type de fille que recherchent les *tchikan*.

Une fois habillée, je prends mon petit-déjeuner, des pétales de maïs avec du lait, puis je sors de la maison en vitesse. Pour aller à mon collège, j'ai environ cinquante minutes de trajet, il ne faut pas que je traîne. Je dois prendre successivement deux trains dans lesquels je passe à chaque fois à peu près un quart d'heure, puis je marche encore dix minutes jusqu'aux bâtiments de mon collège. Cela peut vous paraître long, surtout pour une fille de douze ans, mais ce genre de périple n'est en réalité pas extraordinaire pour un collégien de Tokyo.

La deuxième ligne de train que j'emprunte est la *Yamanote-sen*, la ligne circulaire qui délimite les contours du centre de Tokyo, un peu l'équivalent de votre périphérique, mais pour les trains. Je monte dans la *Yamanote-sen* à la station *Gotanda*. J'ai quatre arrêts, avant de descendre à la station *Hamamatsuchō*, qui suit la station *Shinagawa*, une grande gare à laquelle beaucoup de voyageurs montent et descendent – vous allez voir pourquoi je vous livre tous ces détails. À *Gotanda*, vers 7h30, au moment où habituellement j'entre dans la rame de la *Yamanote-sen*, il y a beaucoup de monde. Les gens sont même tellement entassés les uns sur les autres qu'ils ne peuvent absolument plus bouger, ni même, pour bon nombre d'entre eux, dont les collégiens comme moi, se tenir à quoi que ce soit dans le wagon, parce qu'ils sont trop petits pour atteindre les sangles fixées au plafond auxquelles les adultes s'agrippent. Ils parviennent tout juste à rester en

équilibre en s'appuyant les uns sur les autres. On dit que c'est le *rush hour*.



*La ligne Yamanote-sen (le périphérique ferroviaire de Tokyo) et ses gares principales. "Tokyo" indique la gare historique de Tokyo. La superficie de la ville de Tokyo est de 617 km<sup>2</sup>. La surface à l'intérieur de la ligne Yamanote est de 63 km<sup>2</sup> soit les trois quarts de la superficie de Paris.*

Ce jour-là, le jour de mon premier examen, à cause du flux des voyageurs entrant à *Gotanda*, je me retrouve immédiatement propulsée à la plus mauvaise place, au milieu du wagon, un peu trop à l'écart de la barre centrale pour espérer pouvoir m'y accrocher. Je n'ai aucune chance de pouvoir tenir debout en équilibre toute seule, d'autant plus que je dois garder mon cartable à la main, rappelez-vous. Autour de moi, il n'y a que des adultes, principalement des messieurs qui vont au travail.



En japonais, le terme consacré est *salaryman*, en français on pourrait dire « cadre moyen » ou « employé ». J'ai douze ans, je fais environ un mètre quarante, dix centimètres de moins que la moyenne des Japonaises à cet âge, et comme la taille moyenne des Japonais adultes est d'un mètre soixante-dix, mon horizon visuel est assez limité. Je vois le cou ou au mieux le menton de ces messieurs qui partent au travail.

Derrière moi, tout ce que je vois est qu'il y a un employé en costume cravate sombre. Nous sommes debout dos à dos, quasiment collés l'un contre l'autre, je ne vois pas son visage.



La Yamanote-sen pendant le rush hour

Devant moi, c'est-à-dire face à moi et, compte tenu de la densité des voyageurs dans le wagon à ce moment-là, à quelques centimètres seulement, il y a un autre monsieur, très grand, qui mesure au moins un mètre quatre-vingt. Si je ne fais

aucun effort pour lever la tête, je ne vois rien d'autre de lui que le haut de son pull beige. Ce monsieur est mince. Ce n'est pas un *salaryman*, celui-là, parce qu'il ne porte pas de costume cravate. Il doit avoir entre quarante et cinquante ans, j'ai cru voir qu'il n'a pas beaucoup de cheveux, et il tient dans une main une grande serviette de la taille d'un iPad. Je ne vois pas non plus son visage.

Dans cette situation, je ne pense à rien de particulier, si ce n'est que j'ai hâte que ce trajet se termine. Mais j'éprouve un terrible sentiment d'enfermement. Imaginez que vous êtes à genoux et que des personnes debout autour de vous se rapprochent de plus en plus, se rapprochent tellement qu'à la fin elles vous touchent et vous serrent de tous les côtés tant et si bien que vous ne pouvez plus bouger ni même voir la lumière du jour au-dessus de vous. Eh bien, c'est ce que je vis en ce moment. En plus, à cet instant précis, la seule musique que j'entends, c'est le bruit du train qui roule. Le seul son que je perçois, c'est l'annonce automatique monotone du wagon qui répète plusieurs fois le nom de chaque station dans laquelle le train va s'arrêter. Ces bruits couvrent les rares conversations aux alentours. J'ai l'impression que ces bruits m'isolent encore plus du reste du monde.

Le monsieur qui me fait face est maintenant tellement collé contre moi que le dos de la main avec laquelle il tient sa serviette touche plus ou moins ma poitrine. – En fait, je n'ai pas encore de poitrine à cet âge et je ne porte d'ailleurs pas de soutien-gorge.

Brusquement, je ressens quelque chose de bizarre.



“Il fait exprès de me toucher celui-là ?”

Le pouce de la main avec laquelle le monsieur tient sa serviette serrée contre son torse se met à bouger et semble commencer à me caresser. Je dis « semble » parce qu’au début, je me dis que je dois me tromper, ce doit être à cause du mouvement de roulis du train que son pouce se promène ainsi. Mais non, ça ne s’arrête pas, et au bout de quelques dizaines de secondes, je suis forcée de reconnaître que ce mouvement est parfaitement intentionnel. Je ne sais pas exactement comment ce monsieur fait, mais j’ai l’impression que son pouce roule sur mon corps et petit à petit pousse ma poitrine. Je n’ose lever les yeux sur lui. Apparemment, personne dans le wagon ne l’a remarqué parce que le seul son que j’entends autour de moi est toujours le bruit du train. Je ne sais pas comment réagir. Je suis prise de panique. Je ne sais pas ce que ce monsieur fait, ni pourquoi il fait ça, je ne sais pas encore qu’il est un tchikan, ces prédateurs qui rôdent dans les trains au Japon pour agresser les

filles. Personne ne m'a jamais rien dit à ce sujet ! J'ai peut-être une fois ou deux entendu parler des tchikan à la télévision, mais c'était jusqu'ici pour moi quelque chose de théorique, et je n'aurais jamais pensé en rencontrer moi-même.



Le tchikan me surplombe.

Comme j'ai peur et que je n'ose faire le moindre geste pour me libérer, j'ai l'impression que ça l'encourage. À cause de sa taille, je ne vois toujours pas son visage, mais je sens bien que son pouce continue à rouler sur mon corps. Il remonte même petit à petit jusqu'au cou, ce qui est encore plus angoissant. Au bout de deux minutes, en tirant parti d'un mouvement de voyageurs qui descendent du wagon, le tchikan se colle encore plus contre moi et je sens alors sa seconde main s'approcher de ma nuque, je ressens le contact direct de sa peau contre la mienne, puis les doigts de cette main se glissent sous le col de ma chemise, dans ma nuque, puis ressortent subrepticement, parce que bloqués au niveau du col, et me touchent dans le dos, cette fois à même ma robe, puis de la même façon

en redescendant jusqu'au niveau de mes reins, puis même de mes fesses.

J'éprouve un sentiment d'effroi comme je n'en ai jamais connu. Je suis toujours immobile, glacée comme une statue, muette, perdue au milieu de la foule des voyageurs. Je crois même que je tremble.

Désormais le tchikan m'entoure, m'enlace presque, nous sommes absolument collés l'un contre l'autre quels que soient les mouvements du train, parce qu'il utilise sa seconde main pour me garder contre lui en permanence. Je ne peux plus m'échapper. Il y a toujours autant de monde autour de nous, et personne ne semble rien remarquer de ce qui m'arrive. Le monsieur qui est debout derrière moi n'est toujours pas descendu de la rame lui non plus, il n'a pas bougé depuis tout à l'heure et ne regarde toujours pas dans ma direction. Je n'arrive pas à distinguer ce que font les autres personnes qui se trouvent à mes côtés, tellement le tchikan me serre étroitement contre lui.

Sept minutes.

Le tchikan continue pendant sept minutes à me toucher de la sorte, inlassablement, en même temps sur la poitrine et dans le dos, ou sur mes fesses. Ensuite, nous arrivons à la station *Shinagawa*, à laquelle il descend. Il me relâche, me tourne le dos brusquement et s'en va comme si de rien n'était. Je n'ai toujours pas eu le temps de voir son visage.

Comme par enchantement, je me retrouve soudain presque seule dans le wagon. La plupart des passagers sont descen-

dus à *Shinagawa*. Je dois quant à moi descendre dans deux stations. Je sens toujours l’empreinte des doigts du tchikan sur mes vêtements et sur ma nuque. Je sens toujours sa présence autour de moi. C’est une sensation physique horrible. Je n’arrive pas à m’en débarrasser. C’est comme une tache. Je sens que mes vêtements sont froissés par le toucher du tchikan et que ma nuque garde des gouttes de sueur de sa main. Je ne m’arrête pas de trembler. Lorsque, quelques minutes plus tard, je descends enfin à la station *Hamamatsuchō*, je suis blanche. Je suis froide. J’ai l’impression que quelque chose de terrifiant est en train de se répandre dans mon corps.



“Il y a beaucoup de monde autour de moi,  
mais je ne connais personne et personne ne sait  
que je viens d’être agressée par un tchikan.  
Je tremble de peur...”